



Marc Van Staen

# Le bourgmestre de Bruxelles

*& autres nouvelles*

 **LES**  **SCAÏDE** éditions **Bruxelles**

## Au menu

- Retour de flammes à l'Inno **15**  
*Ce bouquin traîne chez moi depuis plusieurs semaines...*
- On achève bien les cerveaux **47**  
*Je m'appelle Romane. J'ai dix-neuf ans et franchement, je suis mimi comme tout.*
- Les lauriers de l'imposture **57**  
*Nous avons opté pour le tram. Mon père possédait une Fiat 750 blanche.*
- Le bourgmestre de Bruxelles **97**  
*Il a toujours lorgné l'écriture. Il voyait déjà son nom, Laurent Van Bodeghem, sur la couverture du livre...*
- Sale temps ! **153**  
*Un jeudi de novembre, emmitouflé dans une brume diffuse et arrosé d'un crachin belge*
- Chez Odile **169**  
*Je me réveille. En face de moi, dans la petite chambre attenante à celle de mes grands-parents, mon oncle Victor ronfle comme un tigre.*

Retour de flammes à l'Inno

Ce bouquin traîne chez moi depuis plusieurs semaines. Visiteur du salon dans un porte-revues encombré de magazines, il a investi la véranda le temps d'une période ensoleillée où il a jauni sous les verrières. Réfugié dans les toilettes, il s'est perdu dans une montagne envahissante de mots croisés incomplets. Concurrencé par quelques romans de plage aisés et des thrillers téléphonés, il a décoré une table de chevet.

Mais aujourd'hui, j'y suis ! J'entreprends l'inconcevable. Je cueille l'objet et le glisse sous le bras avec une assurance fabriquée. Je m'installe dans le jardin et, fébrile, entame la lecture. Mon calme feint fait long feu. J'ignore la biographie ennuyeuse de l'auteur, un journaliste. Fi de l'introduction interminable. Je tairai la gaucherie du préfacier. Direction : l'essentiel. J'écorche même les premiers chapitres, les jours et les semaines précédant le drame, évoqué en long et en large et où le narrateur se penche et s'éternise sur les origines de la catastrophe. Pistes possibles, souvent extravagantes. Je me lèche le bout de l'index et le pouce. J'humidifie les

pages, les tourne vite. J'abandonne enfin mes recherches page 26 au début d'un chapitre intitulé : « *Il y a le feu à l'Innovation !* » C'est là ! Sous mes yeux.

\*

« L'Inno – L'incendie du 22 mai 1967 par Jean-Nicolas Caillou, journaliste. Date de parution : Le 22 mai 1987

Je ne sais comment je réussis à garer ma Fiat ce jour-là devant la Maison Bleue. C'était un lundi, il faisait beau, et de chaque côté de la rue Neuve, des voitures avaient trouvé un emplacement. Tous étaient occupés sauf cet espace miraculeux devant le disquaire à la mode auprès duquel toute la ville se précipitait pour acheter les derniers 45 tours des chanteurs et des groupes dans le vent. Je me rendais à l'hôtel Métropole afin d'y rencontrer et interviewer Ferre Grignard. Ce chanteur folk avait courtsé les sommets des charts l'année précédente avec son tube *Ring, ring, I've got to sing*. Le

personnage m'intriguait. Anversois à l'accent bien marqué, il distillait durant ses contacts avec la presse des informations dont il était impossible de vérifier la véracité. Il brouillait donc volontiers les pistes, ne se dévoilait pas trop si ce n'est dans les paroles de ses chansons qui ne laissaient aucun doute sur son pacifisme hippie. Guerre du Vietnam oblige.

Je l'attendais donc depuis bientôt une heure – un bon beatnik n'arrive pas à l'heure ! – lorsque je commençai à déceler un brouhaha de plus en plus intense en provenance de la rue Neuve. Aux autres tables de la terrasse, les têtes se tournaient, les regards inquiets et interrogatifs. Bientôt, j'entendis des sirènes multiples qui se rapprochaient. Mon sang de journaliste ne fit qu'un tour. Il ne m'en fallait pas plus pour abandonner là Ferre Grignard et ses protest songs. Je payai le garçon en lui laissant un pourboire royal. « *Merci Monseigneur !* »

Je cavalai en direction de la rumeur grandissante, empruntai le passage du Nord. Je tournai à gauche sur la rue Neuve, et constatai que des camions de pompiers et

des voitures de police tentaient de s’y frayer un chemin. Je jetai un regard au loin et aperçus les premiers véhicules arrêtés à hauteur de l’Innovation. Un mauvais nuage de fumée noire se dégageait au-dessus du tunnel de ciel bleu livré par la perspective de l’artère commerçante. Un incendie !

J’accélérai, mais un paquet de Bastos sans filtre par jour n’aide pas à conserver une condition physique décente. Plus loin, un policier m’interdit le passage : « Désolé, mais nous avons déjà assez de mal à dégager les véhicules ! » Je tentai de vérifier ce qu’il était advenu de ma Fiat. En vain.

Bloqué au niveau de la rue du Finistère, petit malin, je fis le tour du pâté de maisons via la rue du Pont-Neuf. C’était tout aussi bondé, mais je brandis ma carte de presse. Elle en impressionna quelques-uns. Alors, je vis.

Je stoppai devant l’entrée principale de l’Inno pour relater des faits qui tenaient du reportage de guerre. J’étais bien loin de mon article tranquille sur le Bob

Dylan anversois. L’Innovation, symbole du consumérisme et héritier des grands magasins parisiens, flambait. La façade était en partie éventrée. Le toit crachait des tornades de méchante fumée noire. Le dôme se démantelait dans une fournaise rouge. Des pompiers, des gendarmes, des gens en civil semblaient désemparés devant le désastre. Ils ne savaient quelle décision prendre alors qu’il eut fallu s’en convaincre d’une par seconde. Ils se regardaient, s’interpellaient, mais s’agitaient sur place. Ridicule danse d’impuissance incarnée. Le chaos.

Automate dépendant, je cherchai mon paquet de cigarettes dans la poche de mon veston, le trouvai et parvins à en extraire une clope tordue. Je frottai une allumette qui me piqua les yeux. À travers la buée de larmes naissantes, j’observai des badauds et de probables clients sortis à temps, perdus et hagards. Certains se tenaient le visage, horrifiés par l’innommable, tous en témoins de Munch. On pleurait, on criait, on courait. Moi-même, j’observai un long moment de paralysie.

Avec difficulté, les pompiers avaient aligné



quelques échelles mobiles afin d'évacuer les clients affolés, encerclés par le feu et qui s'étaient réfugiés sur les auvents. Grande échelle, camions à pompes, tous les moyens se concentraient sur le lieu. Les sorties du magasin vomissaient des rescapés. Les entrailles de l'horreur se vidaient : parfois des employés du magasin, les bras chargés de marchandises, conditionnés par un réflexe bizarre de préservation du matériel. Fenêtres, terrasses, escaliers de secours, tout était bon pour ceux qui étaient emprisonnés aux étages et qui fuyaient les flammes qui se déroulaient comme de grandes langues de toutes les ouvertures du bâtiment. Vision d'apocalypse. Détresse humaine. Circonstances extrêmes : vitres cassées à coups de poing, à coups de pieds. Fuir et respirer enfin. Échapper à cette saloperie de fumée. Implorer les personnes au-dehors, les exhorter à leur venir en aide. Derrière certaines vitres, d'autres hurlaient leur désespoir.

J'étais subjugué devant l'intensité du drame. Tout à coup, une masse noire dégringola dans le vide. Une

dame avec un sac à la main avait lâché prise. Les uns, désespérés, suffoquaient, et les autres, acculés par la braise, sollicitaient d'autres horizons. L'attrait du jour, malgré l'inconnu, l'aboutissement incertain, l'emportait sur les autres alternatives. Lesquelles ? Clac ! Clac ! Je n'oublierai jamais le bruit mat des corps. Certains s'en sortaient, le squelette désarticulé, irréparables séquelles. Mais vivants ! J'admire un pompier gravir la grande échelle et disparaître dans l'ancre de l'enfer, absorbé par les fumées et... »

\*

J'arrête là ma lecture. Je transpire à grosses gouttes, perles d'angoisse. Je me sens mal. Je me retrouve à nouveau rue Neuve. Je revis ce moment. Ce foutu journaliste vient de me replonger dans le pire moment de mon existence. Quelle stupide idée d'avoir acheté ce bouquin ! Je me suis laissé tenter comme un bleu par cette prétentive couverture en vitrine de ma librairie